

La girafe de Charles X et de son voyage du Soudan à Paris

Durant l'automne 1824, des soldats de l'armée égyptienne du Soudan en poste à Khartoum ont tué une girafe à 300 km au sud de Sennar, une ville située sur le cours du Nil Bleu. On a réussi à capturer vivants deux girafons qui n'étaient pas encore sevrés. On les nourrit avec du lait de vache.

En 1826, le vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali Pacha, est obligé, au titre de vassal du sultan de Constantinople, d'engager des troupes dans la répression d'une révolte de chrétiens grecs contre les Turcs. Mais il est désireux de se soustraire à cette tutelle et pour cela cherche à s'attirer les faveurs et le soutien de la France. Le consul général de Sa Majesté le Roi Très Chrétien de France dans la vallée du Nil, Bernardino Drovetti, suggère alors au vice-roi d'offrir une girafe et d'autres animaux à Charles X car il sait celui-ci désireux d'enrichir la ménagerie des Jardins du Roy (il se livre d'ailleurs lui-même au commerce des animaux sauvages).

Entre-temps, les deux girafons ont été embarqués à Sennar à bord d'une felouque. Ils passent seize mois à Khartoum dans le fort où séjourne la garnison. Puis il leur faut encore plusieurs mois pour franchir les 2 500 kilomètres et les six cataractes qui séparent Khartoum du

Caire. Ils vont à pied jusqu'à Assiout puis embarquent sur une felouque. Ils sont alors sans doute déjà assistés par un ancien esclave soudanais affranchi et passé au service du consul de France qui se prénomme Atir. Il les soigne et les nourrit. Trois vaches soudanaises fournissent le lait quotidien. On ramène aussi un couple d'antilopes. Toute cette troupe arrive au Caire vers juillet 1826 puis est ensuite acheminée jusqu'à Alexandrie.

Le consul d'Angleterre, apprenant que la France allait recevoir une girafe, en réclame une pour son pays. On décide alors de tirer au sort les deux girafons et c'est le plus chétif qui échoie à l'Angleterre. (Il y sera envoyé en 1827 mais ne surviendra que quelques mois.)

En octobre 1826, la girafe du roi de France est embarquée à bord du brigantin sarde *Idue Fratelli*, un deux-mâts qui fait la liaison Alexandrie-Libourne. Son capitaine s'appelle Stefano Manara. On installe la girafe dans une cale, mais on fait un trou sur le pont pour qu'elle puisse passer sa tête. La girafe porte autour du cou un gris-gris composé d'un ruban rouge et d'un pendentif en métal contenant des versets du Coran. On embarque avec elle ses deux palefreniers Atir et Hassan (un Nubien qui est aussi au service de Drovetti), les trois vaches soudanaises et le couple d'antilopes. Il y a aussi le baron Pierre Boyer, général en mission

auprès de Méhémet Ali Pacha, ainsi que ses deux chevaux. Au cours de la traversée, Stefano chante des chants sardes à la girafe et l'appelle «ma fi-fille».

Le 23 octobre, le brigantin fait escale à Marseille pour livrer sa cargaison. La girafe et son escorte doivent effectuer une quarantaine, un séjour au lazaret, avant de pouvoir débarquer. Cela se fait la nuit du 18 novembre, pour ne pas attirer les badauds.

Le préfet des Bouches-du-Rhône, le comte de Villeneuve-Bargemont, accueille «la belle enfant des tropiques» dans les jardins de son hôtel particulier. Il y a fait aménager pour elle des «appartements». Elle doit y passer l'hiver car il faut l'acclimater et attendre les beaux jours pour entreprendre le long voyage à pied vers Paris. Tous les jours, au douzième coup de midi, elle sort pour effectuer une promenade de deux ou trois heures sous la conduite d'Atir et d'Hassan qui la maintiennent au moyen de cordes attachées à son cou. La foule marseillaise se presse sur son parcours.

Des savants marseillais viennent l'observer : on n'a pas vu de girafe vivante en Europe depuis plus de trois siècles et demi (en 1486, un sultan mamelouk d'Égypte avait offert à Laurent de Médicis une girafe qui fut exposée à Florence). Ils constatent que c'est un animal totalement muet. Madame la Préfète organise des soirées «à la girafe» où se presse la bonne société phocéenne. Après le dîner, on rend visite à la girafe.

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire est professeur au Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Académie des Sciences. Il a 55 ans. En avril 1827, il vient à Marseille pour organiser le voyage à pied de la girafe vers Paris. Il accompagne la girafe dans ses promenades quotidiennes. Il lui fait confectionner un costume imperméable en toile gommée, boutonné par-devant, et un bonnet qui tombe et recouvre le cou. Il fait dessiner d'un côté les armes du Pacha, de l'autre celles de Charles X.

Il y a à Marseille un camp de réfugiés égyptiens. Ce sont des Mamelouks, survivants de la garde impériale de Napoléon. Ils sont assez mal vus de la population marseillaise. C'est là que Geoffroy Saint-

Par Jean-Jacques Salgon Photo Kate Barry



Dans l'escalier menant à la galerie de zoologie du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, la girafe offerte par le Pacha d'Égypte à Charles X en 1825.

Hilaire fait recruter le jeune Joseph Ebeïd (dit Youssef) pour lui servir d'interprète car Atir et Hassan ne parlent pas le français. On engage aussi un jeune Marseillais du nom de Barthélemy Chouquet.

Au matin du 20 mai 1827, sous une pluie battante, la girafe en imperméable quitte Marseille. On a dépêché à ses côtés une escorte de gendarmerie. Le convoi se compose ainsi : deux gendarmes en estafette, 500 mètres à l'avant, font ranger sur le bord de la route les voitures, diligences et autres chariots. Viennent ensuite le commandant de gendarmerie et trois de ses hommes, puis Geoffroy Saint-Hilaire (à pied) suivi des deux vaches soudanaises (la troisième est morte) conduites par Youssef. Suit Hassan en costume qui tient la corde de tête avec, derrière lui, la girafe, avec Atir à la corde de droite et Barthélemy à celle de gauche. Suit une voiture tirée par un cheval sur laquelle on a chargé les bagages et une cage contenant les deux antilopes et un mouflon. La progression est de 20 à 25 km par jour.

La première étape est à Aix-en-Provence. «On voyait avec admiration un animal dominant toutes les grandeurs humaines balancer majestueusement sa tête dans les airs en broutant au haut des arbres», note Geoffroy Saint-Hilaire dans son journal. Le 24 mai, le convoi fait étape 48 heures au pied du palais des Papes à Avignon. Le 6 juin, jour de la prise d'Athènes par les Turcs, il arrive à Lyon, sous escorte. On a envoyé un escadron de cavalerie. La girafe est installée place Bellecour. Elle broute les feuilles des tilleuls sous les yeux ébahis des Lyonnais.

Son voyage se poursuit ensuite vraisemblablement par la Saône et la Bourgogne. Une huile sur toile du musée des Beaux-Arts de Beaune, peinte par Jacques-Raymond Brascassat, montre le passage de la girafe près d'Arnay-le-Duc.

Fin juin, Georges Cuvier, directeur des Jardins du Roy, apprend que la girafe approche de Paris. Il organise un voyage en coche d'eau sur la Seine pour conduire des amis – dont Stendhal – à sa rencontre. Ils la voient passer sur la route à Corbeil, alors qu'ils déjeunent sur l'herbe.

La girafe arrive aux Jardins du Roi le 30 juin 1827 à 5 h du soir. Elle vient de faire à pied 880 km. Un enclos spécial a été préparé pour la recevoir.

Mais le 9 juillet au matin elle doit repartir pour Saint-Cloud afin d'être présentée au roi Charles X. La nièce du roi, Madame Royale, fille aînée de Louis XVI et Marie-Antoinette, vieille femme pointilleuse sur la question du protocole, a en effet interdit



Passage de la girafe à Arnay-le-Duc, 1827, huile sur toile de J.-R. Brascassat, musée des Beaux-Arts, Beaune.

au roi d'aller, comme il voulait le faire, à la rencontre de la girafe : «C'est à la girafe d'être conduite au roi, et non pas au souverain de se précipiter comme le vulgaire au-devant du cadeau qu'on lui fait.»

La girafe porte son manteau armorié, on lui a mis une couronne de fleurs. Elle mange des pétales de roses dans la main du souverain. Le soir elle retrouve son enclos près du Muséum.

Pendant les six derniers mois de 1827, 600 000 parisiens lui rendent visite (leur curiosité se partage alors entre «la belle égyptienne» et une troupe de Peaux Rouges – des Osages – ramenés en France depuis l'Oklahoma).

Durant les années 1827-1828, la girafe est très à la mode. On la trouve partout, sur la vaisselle, les plaques de cheminées, les sacs à main, les pains d'épices... Au théâtre du Vaudeville on donne une pièce intitulée *La girafe ou une journée aux Jardins du Roi*. Balzac écrit un pamphlet : *Discours de la girafe au chef des six Osages prononcé le jour de leur visite aux Jardins du Roi et traduit de l'arabe par l'interprète de la girafe*. Les dames adoptent la coiffure à la girafe. Les cravates se nouent à la girafe.

Puis, vient la Révolution de Juillet et on

l'oublie. Atir continue de partager sa vie : tous les jours il la lave et la peigne (d'où l'expression *peigner la girafe*). Il porte un turban blanc et des babouches rouges. Il restera douze ans auprès d'elle. La girafe meurt le 12 janvier 1845, sept mois après Geoffroy Saint-Hilaire. Sa dépouille est montée sur un socle de Portman.

A partir de 1914, le Muséum, manquant de place, commence à envoyer des animaux naturalisés vers des musées de province. La girafe du roi arrive ainsi au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle en août 1931. A son cou, elle n'a plus le gris-gris, mais cette étiquette :

Girafe. Buffon. XIII. *Camelopardalis girafe*.

Cervus camelopardalis, L., du Darfour.

Donnée par S.A. le pacha d'Egypte, a vécu 17 ans et demi à la ménagerie.

La mention de provenance (Darfour) est fautive. Elle est aussi connue sous le nom : *la girafe du Sennar*.

Ce récit est établi à partir des deux ouvrages suivants : Gabriel Dardaoud, *Une girafe pour le roi*. Dumerchez-Nahoum, 1987. Michael Allin, *La girafe de Charles X et son extraordinaire voyage de Khartoum à Paris*. J.C. Lattes, 2000. Sur la «girafomania» voir : Olivier Lebleu, *Les avatars de Zarafa, première girafe de France. Chronique d'une girafomania (1826-1845)*. Arléa, 2006.